

*Le phallus mis à nu
par ses non-célibataires mêmes*

Philippe Sollers : Il faudra une voix de femme pour chauffer cette sculpture... avec les modulations qui conviennent à tout le travail... qui se passe là de la part d'Alain... Ah! j'aime bien ça moi, tous ces trucs... Fallait le faire! Alors, comment tu fais ça? Tu te rappelles comment tu fais ça (*rires*)?

Alain Kirili : Avec la main... de temps en temps avec un marteau...

Ph. S. : Où est-ce qu'il est, le marteau? Là par exemple?

A. K. : Tchic!

Ph. S. : Toc! Tchouc là... tchouc (*rires*)!

A. K. : Tchouc là aussi! Là aussi, plus sec...

Ph. S. : Marteau...

A. K. : Plus sec ici, plus humide ici... ça glisse mieux dans l'humidité... c'est ce qui permet à la terre d'avoir cette exceptionnelle qualité d'enregistrement de gestes... de marques...

Ph. S. : La terre vivante, oui...

A. K. : La terre vivante... qui entraîne cette métaphore... la chair...

Ph. S. : Tu l'appelles comment celle-là?

A. K. : A cause de cet élargissement ici... j'ai risqué le terme... le titre de *Maternité*...

Ph. S. : Là, c'est au quoi? Au couteau?

A. K. : C'est au couteau...

Ph. S. : Quel couteau?

A. K. : Un couteau de cuisine... un couteau simple.

Ph. S. : Là, là, ici, là... si je ne me trompe...

A. K. : C'est exact... il y a une incision... trois fois répétée... Ici, ici et ici...

Ph. S. : Clac clac clac!

A. K. : ... que j'ai conservée parce que, curieusement, je pense que ça donne vie à cette terre.

Ph. S. : A quoi tu penses quand tu donnes un coup de couteau?

A. K. : A rien qu'au plaisir de le faire (*rires*). Tu te souviens? Tu m'as fait une drôle de remarque une fois à New York, quand je faisais ces terres à La Guardia Place. Tu étais venu me voir faire... et tu avais trouvé très curieux qu'en sortant de cette cave où j'avais fait ces terres... j'avais mis ma veste... j'étais impeccable dans la rue... presque un peu banal...

Ph. S. : L'assassin parfait!

A. K. : Comme si je sortais du bordel...

Ph. S. : Le parfait assassin! Crime parfait... C'est ça qui m'intéresse dans la sculpture, tu vois, c'est qu'il y a un acte d'une violence absolument... fabuleuse... comme peu de gens imaginent... ils ne savent pas que la sculpture est un engagement aussi violent, aussi physique, aussi destructeur, aussi... au-delà même de la destruction... ils voient des sculptures, ils tournent autour, mais vaguement... comme dans un rêve, hein... faut voir les gens au musée Rodin... c'est pareil pour Giacometti, Picasso, Bernin, tous... je crois que les gens n'imaginent pas à quel point c'est un engagement de tout le corps au-delà du corps... c'est l'art le plus méconnu, pour moi... c'est-à-dire que... on a besoin de sculptures, on a besoin de monuments... il faut voir par exemple la folie actuelle de commandes de statues... commémoratives... de tel ou tel personnage important...

A. K. : Si la sculpture n'est pas de la commémoration on n'en parle pas...

Ph. S. : ... pourquoi est-ce que les États se sentent aussi violemment impliqués dans la sculpture... c'est le corps quand même qui est d'une certaine façon immortalisé et... pourquoi en même temps il y a cette méconnaissance de la sculpture... c'est-à-dire du corps...

A. K. : Un autre corps est insupportable...

Le phallus mis à nu par ses non-célibataires mêmes 53

Ph. S. : Qu'est-ce qui se passe quand un État a affaire à la sculpture? Par exemple, l'État français ces jours-ci?

A. K. : L'État français veut de la sculpture qui représente, qui commémore, mais qui ne soit pas un corps... il y a, dans ce contexte, une œuvre que je n'arrive pas à imposer...

Ph. S. : Laquelle?

A. K. : C'est ma sculpture *Commandement*... que l'État essaie... à mon plus grand regret... de rejeter... C'est un enjeu important pour moi de lui éviter une telle erreur...

Ph. S. : Qu'est-ce qui les gêne?

A. K. : D'abord que l'œuvre n'est pas commémorative...

Ph. S. : Qu'elle ne commémore rien du XIX^e siècle...

A. K. : Qu'elle n'a pas un but politique à servir, au sens le plus direct...

A. K. : Ce qui est particulier à cet art c'est son poids... il y a des tas de choses qui ont amené ces sculptures... curieuses... ce bronze-là... le poids de ce bronze... et néanmoins une plus grande légèreté dans ce plâtre, enfin... quand même, fais attention, c'est lourd... et ça se touche... c'est tactile... le regard n'y suffit pas... et ça c'est très important... que l'œil n'y suffise pas... que tout à coup la tactilité... la main a son intelligence... et parle un peu comme une écriture... c'est une écriture... ça ne représente rien... c'est là où ça fait échec à ceux qui voudraient que ça corresponde à un alphabet qu'ils peuvent partager... voilà, il n'y a pas de familiarité... c'est quelque chose auquel je tiens même dans l'amitié... avec quelqu'un que j'estime... pas de familiarité... (*rires*)... la familiarité, je dirais même, excuse-moi, tue la création... le poids... c'est quelque chose pour... ce genre d'écriture... (...)

Ph. S. : Tu t'es intéressé au lingam indien... là on a des formes phalliques très... très évidentes... oui... mais on a eu assez d'ennuis... et tous les deux... avec cette histoire de phallus... tu te rappelles ces séances mémorables à New York... et ailleurs...

A. K. : T'as pas un lingam, Ariane (*rires*)?

Ph. S. : Oui, c'est bon ça!

A. K. : Apporte des lingam s'il te plaît (*rires*)... du whisky? oui... je veux bien prendre mon whisky mais apporte des

lingam aussi (*rires*) parce que là il faut préciser... il faut montrer ce qu'on veut dire...

Ph. S. : ...un peu de pédagogie sexuelle parce que... ce qui est terrible, c'est qu'on est obligé... alors qu'on fait des choses très compliquées, si tu permets, l'un et l'autre, sur ces petites histoires-là... de faire beaucoup de pédagogie sexuelle... hein... de sexologie élémentaire... (*rires*).

A. K. : Ah! voilà ma chère Ariane...

Ph. S. : Fais voir un peu ça... là, on a l'impression quand même que l'élément masculin est pris en tenaille... hein, un peu... (*rires*).

A. K. : Tu as une inquiétude (*rires*)! Ne sois pas si méfiant quand même...

Ph. S. : Il est un peu aux fers, ce phallus (*rires*)!

A. K. : Y a des yoni... quand même...

Ph. S. : Yoni soit qui mal y pense!

A. K. : Les lingam s'échappent parfois...

Ph. S. : Ah oui? Rarement... (*rires*).

A. K. : Je veux dire que là l'élément phallique est très prédominant... il s'écoule dans son réceptacle qui le tient... c'est un art magnifique très mal vu des Occidentaux... qui évitent le phallus comme... comme la peste, si j'ose dire...

Ph. S. : ... qui ne voient pas ce genre de sculpture...

A. K. : Chaque élément y est à sa place... y a pas de confusion... ce n'est pas une sculpture qui travestit... un élément ne se substitue pas... à l'autre, mais remplit d'une façon assez puissante sa fonction... le yoni reçoit l'eau et l'effet de cet eau dans le yoni, principe féminin, permet au lingam de décoller...

Ph. S. : O.K...

A. K. : C'est quand même une idée de fontaine assez réussie!

Ph. S. : Ça nous renvoie à Bernin... mais enfin ça serait trop long... à Rome...

A. K. : Là... je ne peux pas faire autrement que... que d'en faire ça... cette pièce, tu vois... cette pièce qui n'est pas près de s'effondrer... je ne sais pas si tu vois... l'armature est loin... la matrice est quand même en épaisseur...

Ph. S. : Elle va tenir, hein...

Le phallus mis à nu par ses non-célibataires mêmes 55

A. K. : Elle va tenir...

Ph. S. : Elle va se souvenir de nous...

A. K. : Voilà, voilà...

Ph. S. : Elle est avec nous, enfin, on est trois, quoi! ... au moins... au moins...

A. K. : Voilà... ce n'est pas une terre en risque de péril sur... sur son armature... la terre prend corps et se gonfle sur l'armature et il y a une certaine aisance... oui aisance... il n'y a pas d'angoisse...

Ph. S. : Pas d'angoisse de l'érection!

A. K. : Pas d'angoisse de l'érection, oui, ça c'est ce qu'il y a de plus fondamental.

Ph. S. : L'érection, c'est ce qui angoisse les autres.

A. K. : Et en érection... il y a eu parfois expression... d'une érection qui devait s'effondrer...

Ph. S. : Ah oui?

A. K. : Je veux dire par exemple que l'artiste auquel... je m'oppose le plus...

Ph. S. : Vas-y! Tu t'opposes à qui (*rires*)?

A. K. : ... serait Giacometti... qui n'arrive pas...

Ph. S. : Il est grand, hein! eh!

A. K. : Immense artiste! Mais il l'est pour des raisons éthiques, si tu veux, opposées aux miennes... Giacometti vient d'un... d'une origine protestante...

Ph. S. : Tiens!

A. K. : ... qui souffre de l'érection...

Ph. S. : Il souffre un peu de l'érection, tu crois?

A. K. : Il souffre tellement que la femme chez lui est une femme égorgée. Dans sa période surréaliste, une de ses sculptures les plus importantes c'est *La Femme égorgée*... le couple est d'une violence inouïe –, le mâle, c'est le couteau...

Ph. S. : Et ton couteau, là, qu'est-ce qu'il...?

A. K. : Mon couteau, là, est une accentuation du plaisir plutôt...

Ph. S. : Eh bien, dis donc (*rires*)!

A. K. : Il ne détruit pas la sculpture, je pense qu'au contraire, curieusement, il l'augmente...

Ph. S. : Il la glorifie...

A. K. : Alors que chez Giacometti la verticalité, à un moment

donné et c'est très puissant, très fort, chez lui, très marqué devient tellement petite que pour exprimer l'effondrement de cette verticalité, la misère de cette verticalité... il gonfle, mais démesurément, le socle! C'est très frappant dans sa période « critique du surréalisme » : les « figurines », pour être précis... mais dans sa période surréaliste aussi on a ces femmes égor-gées... tout ce qui est délicatesse est en danger. Par exemple, *Fleur en danger*... un arc qui est prêt, s'il se détend, à détruire ce plâtre qui est cette petite fleur... C'est un univers très angoissé. Sa tension créatrice, à Giacometti, est due à la transgression de son origine alors que pour moi, ma création est aisance par rapport à mon origine. Il y a une force mais pas une contradiction avec l'éthique dans laquelle j'ai été élevé. Quand on va en Amérique, prêt à tout admirer... leur contribution a été importante, c'est vrai, mais néanmoins... il y a dans ce pays une éthique de coercition... qui domine... on ne s'y retrouve pas, quand on est né en France.

Ph. S. : Too french...

A. K. : Ce qui fait qu'on paraît exotique! Mais... ce que j'aime quand même aux États-Unis, c'est que le puritanisme y est officiel. En France, il est hypocrite. On croit en France qu'on est encore dans un pays de tradition catholique... alors que la défroque y est redoutable (*rires*)!

Ph. S. : Et Picasso? Pour toi...

A. K. : Picasso... Rodin a fait ses dessins érotiques entre soixante et soixante-dix-sept ans... et Picasso, en 1968, a cette extraordinaire série d'un peu plus de 360 gravures, intensément érotiques... Il y a quelque chose, là, de stimulant pour moi... c'est le défi à l'âge... et tout le sens que prend la longévité créatrice... qui est un défi biologique... quasiment, qui défie les normes...

Ph. S. : Est-ce que tu as senti dans ta vie quelquefois la mise en demeure très violente... de cesser d'être érotique? Comment est-ce que le pacte... hein... de renoncement à la sexualité ou au sexe se passe dans ton cas? Moi, j'ai tout le temps ça dans ma vie... Allez, ça suffit! ne faites pas ça...

A. K. : Pour moi, ne pas exposer...

Ph. S. : J'ai ça tous les jours, moi, le matin, le soir, la nuit...

A. K. : Ne pas exposer... pas de biennale pour moi... pas de

Le phallus mis à nu par ses non-célibataires mêmes 57

musées français pour moi... A la limite demain on voudrait peut-être que... que... au fond, ça serait tellement mieux si tu ne publiais pas ces livres, franchement... arrête de publier, Philippe... (*rires*).

Ph. S. : Faut que j'arrête?

A. K. : ... et moi je pourrais fondre ma pièce et l'envoyer à Arno Brecker (*rires*)... il a besoin de bronze... j'ai rencontré son avocat, là...

Ph. S. : ... oui et qu'est-ce qu'il t'a dit?

A. K. : Il dit que si j'avais quelques kilos de bronze (*rires*), ça serait une sympathique contribution (*rires*) de la France (*rires*).

Ph. S. : ... à l'effort de guerre allemand (*rires*)!

A. K. : Enfin voilà...

Ph. S. : Oh! les enfants on coupe!

A. K. : On a un peu trop déconné là... (*rires*).

Ph. S. : Non... c'est bon... attends... Un peu plus fort, Ariane... un peu plus fort, la musique, s'il te plaît...

A. K. : Alors là, c'est l'histoire du corps du Christ...

Ph. S. : Eh! Et il faut peut-être s'excuser d'en parler... tu sais... aujourd'hui, hein...

A. K. : Oui (*rires*)?

Ph. S. : Qu'est-ce que tu as dit... de qui (*rires*)?

A. K. : Qui deviendra...

Ph. S. : Comment? Comment tu l'as appelé?

A. K. : Le Christ... eh! oui...

Ph. S. : Tu l'as dit... et tu ne te renies pas... enfin tu ne... tu le dis, tu le nommes...

A. K. : Je m'impose cette liberté (*rires*)... Je veux dire...

Ph. S. : J'ai honte!... oui, qu'est-ce que tu veux dire?

A. K. : Une forme incarnée de la souffrance... qui est tout de même... il ne faut pas tout mélanger... autre chose que celle d'une jouissance extatique... faut pas se tromper...

Ph. S. : Non! C'est pour ça qu'il y a des assomptions pour l'autre côté, hein...

A. K. : Et voilà! C'est là où la distinction est très importante... et qui fait que, n'en déplaise à certains... l'Église

58 *Statuaire*

catholique et romaine est sans aucun doute... le berceau... le plus important de toute civilisation... pour la création...

Ph. S. : Ah! tu dis ça!

A. K. : J'ai trouvé ça... simplement en regardant les œuvres...

Ph. S. : Ah! tu dis ça comme ça! Sans te préoccuper des effets que ça peut faire? Et des ennuis que ça peut te procurer?

A. K. : Ah! bon vraiment?

Ph. S. : Tu dis ça tranquillement?

A. K. : Ça me paraît une banalité...

Ph. S. : Banalité! Bon, coupez les enfants... ça suffit... non non... c'est d'un fanatisme... arrêtez... (*rires*).

A. K. : Si si, on continue... parce que c'est un enjeu très important pour comprendre Picasso...

Ph. S. : Allons bon!

A. K. : C'est un enjeu très important pour comprendre Matisse...

Ph. S. : Allons bon!

A. K. : C'est un enjeu très important pour comprendre Joyce...

Ph. S. : Allons bon!

A. K. : C'est au fond pas si loin de toi qui fais l'innocent...

Ph. S. : Je ne fais pas l'innocent, je fais le coupable...

A. K. : Assume, devant la caméra de Fargier (*rires*)...

Ph. S. : Je plaide coupable... mais ça va te faire des ennuis...

A. K. : Je pense que ça ne peut pas *vraiment* me faire des ennuis...

Ph. S. : Ah! tu crois?

A. K. : Pas au niveau de la qualité de mon travail...

Ph. S. : Non, non... mais socialement ça va te faire des ennuis (*rires*)... crois-en un vieux dinosaure comme moi (*rires*)... qui a cru, dans l'enthousiasme, qu'on pouvait dire des choses pareilles, mais chut... il faut faire attention... Attention, Kirili!

A. K. : Pourtant je maintiens qu'on ne comprendra rien, mais absolument rien à l'art du XX^e siècle si on a une approche profane... c'est une erreur totale : l'art du XX^e siècle n'est pas profane... faut quand même pas déconner... si Picasso et Matisse sont de pays catholiques, c'est pas par hasard... Et Joyce...

Ph. S. : Les Américains ont pourtant... commencé à... te grignoter là... à te grogner dans les jarrets...

Le phallus mis à nu par ses non-célibataires mêmes 59

A. K. : Quand les Américains s'en rendent compte, ils se suicident...

Ph. S. : Tu parles de...

A. K. : ... de tous les grands artistes américains... les écrivains se saoulent et se balancent parfois, tu le sais mieux que moi... les peintres et les sculpteurs, oui, ils se...

Ph. S. : Ils arrivent au point où ils se doutent que c'est ça?

A. K. : Oui. Il y a la fameuse phrase de David Smith... trois ans avant de mourir... il disait à Thomas Hess qui lui demandait : « Pourquoi tu t'intéresses constamment à Joyce, toi qui es si connu aujourd'hui, tu n'as pas besoin de faire l'intellectuel... avec Joyce... déconne pas, David... » (*rires*) Et alors David lui a répondu : « Tu sais mon vieux, je m'intéresse à Joyce pour des raisons très sérieuses... parce que quand on est né américain et calviniste, pour devenir sculpteur, *better for you*, vaut mieux pour toi... lire un catholique irlandais! » Tu sais qu'il y a des sculptures de Smith qui traduisent bien ça... ses sculptures de souffrance de son pays, très autobiographiques, il les appelait *Puritan Landscape*...

Ph. S. : *Puritan Landscape*!

A. K. : Ce n'est pas comme chez Julio Gonzalez une représentation douce... la mère de Smith... c'est *Spectre of Mother*... qui représente tout le côté « sundayschool » qu'il a dû surmonter pour devenir sculpteur... cette école du dimanche très coercitive, très répressive... L'iconographie de la Vierge, de la mère, de la maternité... de ce que les protestants appellent de façon militante... la féminisation du culte par l'Église catholique... est un enjeu assez crucial pour nous artistes... quelle que soit notre religion... il y a des effets œcuméniques... pour toutes les grandes créations du XX^e siècle...

Ph. S. : Et tu mets ça carrément sur le compte d'une initiative catholique?

A. K. : Tu sais qu'en France on n'a eu qu'un seul personnage pour assumer *bien* ce rôle? C'était le père Couturier... qui a fait cette église d'Assy... où, quelles que soient ses origines religieuses, on pouvait se rassembler... Tu connais l'histoire du sculpteur juif Lipchitz?

Ph. S. : Vas-y...

A. K. : « Voulez-vous faire une vierge pour Assy? » lui

demande un représentant de Couturier. « Je serais ravi... mais... vous savez... je suis juif... – Si ça ne vous gêne pas, ça ne nous gêne pas » (*rires*). La modernité est religieuse... dans sa référence... Barnett Newman, quand il fait les Stations de la Croix, c'est au titre, si j'ose dire, d'une double révolution... à titre d'artiste juif mais aussi dans un pays protestant...

Ph. S. : Alléluia!

A. K. : Eh! oui... eh! oui... il suffit de voir ce qui se passe lors d'une messe à Vence... Tout spécialiste de l'art moderne te dira que la chapelle de Vence est ratée... Or moi, chaque fois que je suis allé à la chapelle de Vence, dernièrement encore, à une messe, ça m'a paru tellement extraordinairement réussi que je suis étonné de ce décalage... c'est de la compréhension de ce décalage qu'on peut... peut-être voir... comment l'art va se développer aujourd'hui et demain...

Ph. S. : ALLÉLUIA.

*D'après une vidéo de Jean-Paul Fargier
1985*